

Claudio Attardi

*Une idée ancienne pour les hommes de l'an 2000.
Le monachisme bénédictin première forme d'union spirituelle européenne.*

Cette fois, par un voyage imaginaire mais aussi historique, nous nous retrouvons à la limite du Haut Moyen-Âge, au début de 500 ap. J.-C. (VI^{ème} siècle). Dans cette période, dans un petit village encaissé dans les montagnes des Monts Sibillins, l'esprit qui « ubi vult spirare » souffla dans l'âme d'un homme, pour lui transmettre une idée qui allait marquer pour toujours l'histoire. Cette idée s'exprime par trois simples mots latins : « Ora et labora ». Nous sommes donc en train de parler de Saint Benoît de Nursie et du monachisme dans l'Europe occidentale. Sur ce sujet, d'une vaste portée historique, religieuse et culturelle, il existe des dizaines et des dizaines d'études, aussi bien générales que spécialisées. Nous ne mettrons en évidence que quelques aspects intéressants pour notre cheminement d'Européens, qui doivent cimenter leur union également sur des valeurs morales et spirituelles, sans lesquelles l'Europe Unie ne se réduirait qu'à des bilans étatiques en ordre, ou bien à des mouvements financiers sans frontières.

En effet, l'un des problèmes fondamentaux de cette Europe future c'est celui-ci : quel sera le type de valeur qui cimentera l'Union ? Seront-ce celui de l'argent à tous prix, de la possession à tous prix, des rythmes de vie intenses auxquels, petit à petit nous sommes contraints à nous habituer ? Où et comment les Européens de demain, trouveront-ils le temps pour réfléchir, pour s'arrêter, pour prier, pour se trouver au contact de Dieu ? Mais cette question s'impose désormais un peu à tous les pays du monde. Face à ce qu'on appelle la globalisation, par laquelle les événements de l'histoire impliquent de plus en plus la population du monde entier, quelle sera la base de cet échange toujours plus intense ? L'argent, le pouvoir éventuellement ? Or, certaines idées de la tradition bénédictine, qui unit l'Europe médiévale d'un bout à l'autre, peuvent être utiles pour éclairer le chemin de l'humanité du nouveau millénaire. En effet, l'idée de Saint Benoît, développée dans la très célèbre règle, naquit d'une situation historique plus dramatique que jamais. L'Empire romain d'Occident ayant chuté (476), des troubles successifs amenèrent l'ostrogoth Théodoric à être le seigneur de l'Italie et de l'Occident, avec l'accord tacite de l'empereur byzantin Zénon. La guerre gothique successive qui se prolongea jusqu'à 553 avec la victoire de l'armée de Justinien conduite par les généraux Bélisaire et Narsete, provoqua de très lourdes destructions en Italie. Il y régnait l'abandon politique, les disettes et les épidémies se succédaient. L'agriculture était gravement touchée par les dévastations des armées rivales. Dans cette situation dramatique, un nouveau coup fut porté ensuite à la sécurité des populations italiennes par l'invasion lombarde (568). Or, à un moment de transition politique plus crucial que jamais, où trouver les points de référence, non seulement spirituels, mais aussi sociaux et pour survivre même physiquement ? Mais c'est justement en un tel moment dramatique que se développa, à partir de Subiaco, l'institution monacale bénédictine, qui eut tant de fortune dans sa formule si bien trouvée qu'elle caractérisa le Moyen-Âge européen occidental de manière décisive au moins jusqu'au temps de Saint François d'Assise.

a) Désir de Dieu

Qui était Saint Benoît, et qui étaient ses premiers adeptes ? Né à Nursie vers 480, d'une famille noble, ressentant en lui la vocation érémitique, il se déplaça à Subiaco, dans une grotte, qui est

encore aujourd'hui un but de vénération et d'attraction touristique, dite de la Sainte Caverne. Il y vécut en ermite, mais ensuite, attirées par sa sainteté, quelques nobles familles romaines lui envoyèrent leurs fils, afin qu'ils fussent instruits par lui. La chose suscita cependant la jalousie du clergé local, qui le calomnia, alors que quelques-uns de ses confrères, opposés à la dureté de sa discipline, tentèrent de l'empoisonner. Il se déplaça alors au Mont Cassin où se rassemblèrent, avec la sœur Sainte Scolastica, une communauté de moines (cénobites) dont il fut l'abbé (de l'hébreu *abbà*, c'est-à-dire « père »). Il y rédigea la célèbre règle et y mourut le 21 mars 547. Il faut noter que la figure de ce laïc était aussi grande que son histoire est incertaine, parce qu'il n'existait pas de biographies écrites par ses contemporains et le premier témoignage de sa vie est rapporté par le Pape Saint Grégoire le Grand dans ses *Discorsi*, rédigés vers 593-594. La première communauté bénédictine était formée d'une grande majorité de laïcs, qui désiraient se perfectionner dans la vie spirituelle et ascétique, et qui, pour cela, vivaient ensemble dans le monastère du Mont Cassin, selon la règle rédigée par leur Saint Benoît. Cette règle reprenait des règles monastiques et ascétiques précédentes, surtout rédigées par Saint Pacôme et Saint Basile.

La première exigence des Bénédictins est celle de se détacher du monde, qui apparaît violent à leurs yeux, souvent sanguinaire, incertain, dans lequel des guerres, des invasions, des conjurations de Palais, sont à l'ordre du jour. Même l'Église dispose d'une structure faible et s'avère souvent à la merci du pouvoir impérial ou des barbares. Il y a un désir de paix, et l'intuition que seule la fuite hors du monde, non seulement dans le sens spirituel, mais aussi dans le sens physique, est l'unique moyen de retrouver le rapport avec Dieu et son prochain. On forme une communauté de laïcs (cénobites) qui chantent et louent le Seigneur, prient à des heures fixes de la journée, dans laquelle sont alternées des prières communautaires et personnelles. Le désir de Dieu se réalise aussi dans la pauvreté personnelle, en mettant tout en commun, à partir du sens bénédictin du détachement de la mentalité du monde, violent et fermé sur lui-même, et il se réalise dans l'amour qui s'exprime dans la fraternité, dans la vie commune. Le contact quotidien des moines, qui demeuraient de manière stable dans le monastère dans lequel ils prononçaient leurs vœux, formaient entre eux une unité spirituelle qui, sous la direction de l'abbé, donnait ses fruits également au plan social et humain. En effet, surtout après Charlemagne, le développement des monastères signifia, non seulement un progrès spirituel ou culturel, mais aussi matériel, avec l'extension des zones cultivées, le défrichage des bois, et l'aménagement des cours d'eau. La communauté monastique stimulait l'économie locale à l'extérieur tout autour d'elle, base de siècles du haut Moyen-Âge. Mais le pivot autour duquel tournait toute la réalité du monastère était la prière, une prière continue, qui couvrait pratiquement toutes les heures du jour et la nuit. C'était et c'est ceci le secret qui unit les moines de la vie commune (cénobitique), et qui se prolongeait ensuite dans la méditation, dans les veillées, dans le magnifique chant grégorien, dans les laudes et dans l'intercession pérenne, incessante. Cette prière continue voulait rendre le cénobite bénédictin, dans toutes les expressions et les ordres divers qui se sont inspirés de lui, semblable à la Jérusalem céleste décrite dans l'Apocalypse.

Le désir de Dieu ne s'exprime cependant pas seulement dans l'élan de foi de tant de moines. Il est alimenté par Dieu, à travers la lecture et la méditation de la Bible, mais aussi des grands classiques latins, ce qui comporte la nécessité de s'instruire, de savoir lire et écrire en latin, pour transmettre, au moyen l'activité du copiste, la culture latine et la spiritualité chrétienne aux générations futures. Le désir de prière et d'approfondissement n'était pas seulement un fait personnel, mais c'était surtout un fait communautaire, et celle-ci est une des caractéristiques qui distinguent le monachisme occidental de celui oriental, tendanciellement plus solitaire et ascétique. Chaque monastère avait donc organisé un lieu prédisposé pour l'activité de copiste (*scriptorium*), une école pour enseigner la lecture et l'écriture en latin, et se constituait une bibliothèque par cette activité. La tâche du moine était donc celle de transmettre, au travers de ce travail pénible des copies et des miniatures des manuscrits, l'amour pour la Parole de Dieu, dont les Évangélistes et les partitions du chant grégorien sont de splendides témoignages. La Bible, mais aussi les grands classiques de l'Antiquité, sont passés au travers de ces milliers de mains pleines d'amour pour la Parole de Dieu et pour les

paroles des hommes, exprimées dans la culture classique, qui nous est ainsi parvenue. Cette foi et cette amour s'exprimèrent ensuite dans le chant liturgique, dans les psaumes musicaux, dans les hymnes de la prière des heures, dont on admire encore aujourd'hui les manuscrits. Nous aussi, nous pouvons encore écouter ce chant qui résonnait dans les ermitages les plus isolés ou dans les splendides abbayes bénédictines, et qui de ces anciens manuscrits s'est transmis jusqu'à nos modernes CD-ROM. Prière, méditation, réflexion, approfondissement rationnel et spirituel, devinrent une formule non seulement religieuse, mais aussi culturelle, triomphatrice du temps, qui produisit des génies de la pensée occidentale comme Saint Anselme et Saint Bernard. Il n'y a pas de séparation en effet entre réflexion rationnelle et prière, entre lecture de la Bible et lecture des grands classiques latins : l'esprit (intellect, ndt) illuminé par Dieu au moyen de la réflexion sur la Bible, est rendu capable d'éclairer aussi la culture profane et païenne dans tout ce qu'elle a de positif et d'assimilable à la foi. Cette vision unitaire, harmonieuse, deviendra celle typique du Moyen Âge européen et quand, avec l'époque moderne, elle sera perdue, cela aura des conséquences pas toujours positives. Elle est encore très distante de notre vision du monde, qui distingue le plan rationnel et culturel du plan religieux. Le risque, c'est cependant celui de perdre les points de référence spirituels pour un développement culturel et social solide. Dans un tel sens, la culture monacale a laissé un patrimoine que l'on tente aujourd'hui de récupérer, justement pour retrouver les racines spirituelles, morales et sociales qui, en cette époque présente, semblent perdues.

b) Le travail manuel.

Outre la prière, les moines avaient le devoir de travailler. Le monastère était en effet l'image de la Cité de Dieu, dans laquelle chacun était engagé à soutenir toute la communauté. Outre le travail de copistes aux manuscrits, ils oeuvraient surtout aux travaux agricoles, d'artisanat, du ravitaillement à l'appui de la communauté monastique, le tout sous la tutelle de l'abbé. Cette obligation répond à deux exigences. La première est de caractère pénitentielle : dans la société antique et le haut Moyen-Âge, les travaux manuels étaient réalisés le plus souvent par des esclaves ou par des personnes de rang inférieur, alors que les nobles, normalement ne travaillaient pas. Au contraire, dans le monastère bénédictin tous devaient travailler et s'employer. Il n'y avait pas de distinction d'état social ou d'origine. Une seconde exigence était ensuite satisfaite, celle de rendre le monastère le plus autonome possible, vues les conditions économiques d'insécurité existentielle à l'extérieur de ses murs et les conditions précaires de l'économie de troc qui caractérisaient les siècles du haut Moyen-Âge. Si nous pensons que l'Europe occidentale, jusqu'à la fin du XI^{ème} siècle environ, subit les attaques des Hongrois, et Sarrasins, Normands, et que chaque seigneur rural défendait à grand peine sa propre maison durant de tels attaques, nous pouvons imaginer quelle fut la destinée de maints monastères et celle des populations rurales complètement privées de protection.

Le type de travail qui impliquait le monastère était surtout de caractère agricole, et ceci comporta que les seigneurs féodaux donnassent des portions de leurs territoires aux monastères, pour permettre la subsistance de ces institutions. En échange, les monastères assuraient à leurs donateurs leurs prières et leurs messes, même après la mort de ceux-ci. C'était des travaux extrêmement pénibles. L'unique force motrice pouvait être celle des bœufs ou des animaux de somme, tandis que le grain pouvait être moulu, dans la meilleure des hypothèses, dans les moulins à eau. La terre rendait peu : la charrue asymétrique ne fut introduite qu'après l'an mille, de même que l'utilisation du cheval pour la tirer à la place du bœuf : l'attelage de l'animal fut aussi déplacé du cou au poitrail, avec un soulagement évident pour celui-ci et avec un meilleur rendement de la production agricole et artisanale, dont les rentes foncières étaient parfois vraiment remarquables. Ainsi le travail fait partie intégrante du monastère, et les moines et les converses, leurs auxiliaires, s'impliquaient dans le travail comme partie intégrante de leur vie claustrale.

À partir du moment où le travail entre au cœur même de la règle, et est placé à côté de la prière, il est élevé à un instrument de salut, de purification, de sanctification. Dans ce sens, on trouve peut-être ici, par rapport à notre sensibilité, le point le plus révolutionnaire et moderne de la règle bénédictine. Le travail a un lien indissoluble avec la prière et peut-être que cette idée contribua

beaucoup à la grande diffusion de l'institution bénédictine. Le travail est un moyen de salut à alterner avec la prière, à vivre comme une prière. Dans une telle acception, en christianisant la réalité du travail, Saint Benoît eut une intuition qui produisit des effets incalculables. Toutes les activités humaines en effet ne sont pas accessoires, mais nécessaires à l'accomplissement du salut. Comme les chants, les psaumes récités en chœur sont l'aspect laudatif de la vie des moines chrétiens, ainsi le travail est l'aspect pénible, douloureux, pénitentiel de la prière, mais non pour cela moins noble aux yeux de Dieu. Comme on le voit, le message est d'une surprenante activité. En effet, le travail n'est pas mis au-dessus de tout, mais on ne vit pas non plus en dehors de la réalité et de l'engagement social : Saint Bernard tente, avec sa règle, de trouver un point d'équilibre entre activité et contemplation.

c) L'hospitalité.

Un autre des aspects du monastère était le devoir d'hospitalité. En effet, ces constructions imposantes, fortifiées et élevées dans des lieux isolés, étaient des endroits de référence pour les si nombreux désespérés du Moyen-Âge : pauvres, malades, étrangers, pèlerins qui revenaient des sanctuaires ou s'y rendaient. Cela était justement possible par la nature même de la communauté cénobite et du monastère, où l'autarcie, l'indépendance sociale et la capacité d'accueil étaient présentes au sein d'une unique structure physique, humaine et spirituelle. À telle fin, certaines structures spéciales étaient instituées et destinées aux hôtes, bienfaiteurs en visite, indigents et pèlerins. L'ouverture à l'hospitalitas s'est maintenue dans les monastères jusqu'à nos jours, de sorte que celui qui veut passer quelques jours de retraite et de spiritualité avec les moines, peut toujours puiser dans les moments communs de prière et de fraternité. C'était le même abbé qui avait le devoir d'accueillir les pèlerins qui, à ses propres risques et périls, parcouraient les routes en direction des lieux saints. C'était une exigence spirituelle que celle d'accueillir en ces ermitages perdus les personnes de tout genre, de toute extraction et provenance, pour les accueillir dans la cénobie comme des frères. Et en des temps difficiles comme ceux-là, où naquirent les monastères bénédictins, quelqu'un, qui accueillît les personnes égarées, seules et pauvres, c'était vraiment rare. Mais c'était justement là le signe de la nouveauté apportée en ces temps par la communauté monastique : l'accueil de toutes les personnes était le signe du détachement de soi-même pour accueillir le Christ et se mettre à sa séquelle. La charité fraternelle également envers ceux qui, de l'extérieur, s'approchaient du monastère, naissait justement de ce sens du détachement, du don de soi au Christ, d'amour reçu de Dieu et jamais restitué en mesure suffisante. La sécula Christi est la condition fondamentale pour ouvrir le cœur à l'hospitalité, à l'accueil des pauvres, des égarés, des étrangers.

d) Les vagues monastiques.

Une caractéristique particulière du monachisme, aussi bien occidental qu'oriental, est celui de naître en un lieu où un saint ou un ascète forme une petite communauté, pour ensuite se déplacer, en quête de solitude, ou encore en quête d'autres lieux à évangéliser, dans la recherche toujours plus profonde d'identification au Christ, pour se mettre toujours plus profondément à sa séquelle. C'est pourquoi, en se limitant au monachisme occidental, nous voyons Saint Patrick qui, de Lérins, près de Nice, se rend en Irlande et l'évangélise, en fondant un monastère près de Belfast. Son disciple, Saint Colomban, de l'Irlande se déplace dans l'Europe continentale, pour fonder des monastères et évangéliser les peuples jusqu'à pénétrer en Suisse et en Italie. Il y fonde respectivement le monastère de Saint-Gall et de Bobbio. Encore une génération après, Saint Boniface et Saint Willibrord évangélisent les populations allemandes jusqu'à pénétrer presque chez les Slaves. Ces derniers seront surtout évangélisés à leur tour par Saint Cyrille et Saint Méthode, et ensuite par des saints orientaux Saint Clément d'Ochrida et Saint Grégoire le Sinaïte. Aussi à partir de Saint Benoît de Nursie se développa un mouvement monastique en Europe occidentales, dont la diffusion n'a rencontré d'équivalent qu'en Orient avec la règle de Saint Théodore Studita au Mont Athos, un monastère fondé en 963 par le moine Athanase, et encore aujourd'hui le centre du monachisme oriental. La règle bénédictine sera reprise à Cluny, où le comte Guillaume d'Aquitaine fonde un monastère.

Les Bénédictins de Cluny pour être libérés de l'influence du système féodal, qui impliquait aussi les hiérarchies de l'Église, se mirent sous l'autorité directe du Pape. Ils mirent beaucoup en évidence l'importance de la liturgie et de la prière continuelle, de la pauvreté et de la liberté de l'Église, en ouvrant de fait la voie à la réforme grégorienne. Cet esprit de Cluny se répandra dans toute l'Europe occidentale et sera au centre de la vie de l'Église au X^{ème} et XI^{ème} siècles. L'importance de cette expérience est soulignée par la présence sur le siège pontifical des moines de Cluny comme Grégoire VII, Urbain II, Pascal II. La recherche de solitude et de pénitence amena aussi de nouvelles formes de vie contemplative, toujours dans le sillage de Saint Benoît. Tels sont les Vallombrosiens de Saint Jean Gualberto, les Camaldules de Saint Romuald et surtout les Chartreux de Saint Bruno, fondateur de la Grande Chartreuse, près de Grenoble. Il poussa jusqu'en Calabre, près de Squillace, où il fonda un monastère sous la protection des Normands. Les limites du mouvement issu de Cluny se mettent en évidence dans la prétention d'incarner dans un seul ordre monastique l'essence du christianisme. C'est pourquoi, à la fin du XI^{ème} siècle, surgit l'institution de Cîteaux avec l'intention de retrouver l'équilibre entre travail et prière, dans l'amour fraternel. La règle cistercienne, rédigée par Stéphane Harding et mise en oeuvre par Saint Bernard à Clairvaux, fut définie dans la Charta Caritatis. Les Cisterciens eurent aussi une très grande diffusion, et même favorisèrent, au moment des Croisades, le surgissement des ordres chevaliers. Désormais cependant, la société entraînait rapidement en évolution, la civilisation communale se développait rapidement. Le monachisme bénédictin, refermé sur lui-même et dans des monastères souvent éloignés des villes, se retrouva en crise. Sa position devait être supplantée par le grand message de pauvreté et de nouvelle évangélicité, prêché par Saint François et Saint Dominique.

Comme on peut facilement remarquer, il y a un dénominateur commun entre toutes les expressions diverses de la vie monacale, qui n'est pas seulement l'inspiration fondamentale à la règle bénédictine. Il est aussi un des types fondamentaux de l'expérience chrétienne, c'est-à-dire celui de la contemplation. Cette caractéristique fut beaucoup suivie et ressentie dans les siècles centraux du Moyen-Âge (du IX^{ème} au XII^{ème}). Selon l'interprétation des théologies médiévales, les paroles de Jésus aux deux sœurs, Marthe et Marie, indiquent un peu les deux âmes de l'Église, l'une dédiée aux œuvres de charité, l'autre dédiée à la contemplation et à l'écoute de la Parole de Dieu, et le Seigneur lui-même avait affirmé la supériorité de celle-ci sur l'autre. Au Moyen-Âge, soit à cause des conditions difficiles de la société et, parfois, aussi du fait de l'Église, soit parce que les Papes eux-mêmes promurent parfois des réformes aussi profondes (comme celle grégorienne), la vie contemplative était un objet de désir spirituel pour beaucoup de Chrétiens. Périodiquement quelqu'un (c'étaient surtout des nobles, pas les aînés, clercs ou chevaliers), mû par l'Esprit, se retirait tout seul en prière et en pénitence dans quelque montagne ou forêt, isolée, inaccessible, ou de toute manière distante des villes bruyantes. C'est l'expérience de la fuite du monde, pour retrouver Dieu dans le silence, et renouveler l'esprit dans la pureté des sagesse évangéliques. La réputation de sainteté et de prodige, qui accompagnait la vie de l'ermite, attirait certains disciples. Il se formait une communauté qui priait et, en devant pourvoir à ses propres besoins, travaillait la terre ou élevait des animaux domestiques.

Il faut tenir compte que cette idée n'est pas originale à Saint Benoît, dans le sens que le monachisme a des origines orientales : le premier moine dont la vie nous a été transmise est l'égyptien Saint Antoine Abbé. Pacôme aussi et surtout Saint Basile, père de l'Église, rédigent des règles monastiques. Le but premier de ces règles est celui de donner des indications de règlements soit à la solitude des ascètes, soit aux communautés qui se forment. La nouveauté de Saint Benoît, par rapport au monachisme oriental est due à l'accent mis sur la vie commune. Les moines ont certes leurs moments de solitude, de prière et de contact individuel avec Dieu, par l'entremise de l'obligation faite de lire la Bible. Cependant, les moments les plus importants sont ceux de la prière communautaire, faite à heures fixes dans la journée : ceci est le point fondamental de la règle

e) Grandeur et décadence du monachisme bénédictin médiéval.

Ce grand mouvement ecclésial, né dans ce petit village encaissé dans les montagnes des Monts Sibillini, d'une idée très simple et donc géniale, produisit en Europe Occidentale une unité spirituelle et culturelle, que l'époque de la Réforme brisa presque irrémédiablement, et aujourd'hui seulement, face à la perspective de l'unité politique européenne, et à la suite de la théologie de Vatican II, on tente de recouvrer. Être moines c'était, pour les chrétiens médiévaux, presque un status symbol, le but de la perfection chrétienne. Maintes familles cherchaient à telle fin de donner comme oblats leurs propres fils au monastère, surtout si ceux-ci ne participaient pas à l'héritage paternel, revenant normalement à l'aîné. La théologie elle-même eut, presque tout au long du Moyen-Âge, ses représentants majeurs entre les moines. Même le système féodal, si typique de la mentalité médiévale, distinguait trois ordres sociaux : bellatores (guerriers), laboratores (travailleurs), oratores (ceux qui prient, à savoir les moines). Mais justement au plein moment de la splendeur on commença à percevoir des signes de décadence dans le monachisme occidental. Les richesses remarquables accumulées par les monastères, les rentes matérielles et le pouvoir qui en dérivait, avaient agacé la population. Le développement de la société communale, le déplacement de l'axe commercial vers les villes, laissèrent souvent les monastères en dehors des grandes voies de communication. La population se déplaçait vers les villes, développait le commerce, l'artisanat, avec la conséquente décadence du système économique agraire qui avait caractérisé en grande partie le haut Moyen-Âge. Au niveau spirituel, ensuite, les mouvements du paupérisme, qui prêchaient « d'en bas » le retour à la pureté évangélique, et à la pauvreté primitive de l'Église, se combinaient avec le mouvement « d'en haut », qui amena la réforme de Grégoire VII et à la tentative de réforme du paupérisme du Pape Pascal II. Il y avait une exigence de retour aux origines évangéliques de l'Église, à sa vie apostolique, faite de prédication et de pauvreté. Il faut dire aussi que le monachisme prétendit à un certain moment d'incarner l'idéal chrétien, si jamais dans l'histoire de l'Église un mouvement singulier fût parvenu à récapituler en lui l'entière réalité chrétienne. La naissances des Ordres mendiants, Franciscains et Dominicains, et surtout l'expérience unique de Saint François d'Assise, donnèrent le coup final à une crise qui couvait depuis longtemps. Reste de toute manière que le monachisme est une des vocations fondamentales de l'Église, un point de référence vivace, pour les croyants de tout temps.

Petite conclusion

On ne peut pas prétendre ici épuiser en quelques traits généraux un sujet comme celui du monachisme bénédictin, sur lequel sont publiées chaque année entre 5 et 10 études importantes. C'est cependant pour moi, une expérience assez surprenant que de pouvoir retrouver dans une expérience aussi lointaine, comme celle bénédictine, une réponse à la question que nous nous sommes posés au début de cette brève réflexion. On peut retrouver quelques lignes directrices qui pourront servir de points de référence pour le millénaire à venir. Surtout le lien qu'établit de la règle de Saint Benoît entre la prière et le travail me semble très éclairante dans une société comme la nôtre qui tend à assimiler tout dans la réalité matérielle, ôtant de l'espace et du temps à la réflexion comme à la prière. Cette expérience bénédictine a aussi été reprise, bien que dans des contextes différents, après Vatican II par beaucoup de groupes de laïcs, qui ont voulu redécouvrir la valeur incalculable de la prière, tout en restant dans le monde, et donc en travaillant et en s'engageant dans les familles. La conséquence a été justement la capacité d'accueil, d'hospitalité, d'amour à l'égard de tous ceux qui s'approchent de ce type d'expérience. Cette capacité dérive, comme ce fut le cas pour Saint Benoît et ses amis, du sens profond du détachement de la mentalité du monde, pour se mettre à la sequelle du Christ avant tout dans son propre cœur, puis dans le cœur de la communauté ou du groupe ecclésial, dans un échange et une aide mutuelles, et enfin vers les pauvres et les marginaux de cette société.

(Source: <http://www.storiadelmondo.com/1/attardi.monachesimo.pdf>> dans Storiadelmondo, N°1, 13 janvier 2003.

L'étude présente est basée sur l'ouvrage de Claudio Attardi, *Du Moyen-Âge à l'An 2000 - Sentiers spirituels pour un cheminement au troisième Millénaire*, Librairie editrice Sapere Nuovo, Senigallia, mai 2002.

D'autres approfondissements et sujets de spiritualité médiévale sont présentés sur le site www.medio-evo.org « Medio & evo - L'esprit de l'homme médiéval » (de nombreux articles y sont traduits en français, ndt)

Qui voudrait approfondir cet aspect de la spiritualité bénédictine peut utiliser les textes suivants : J. Leclercq, *Culture humaniste et désir de Dieu*, (en italien) Sansoni, Florence 1982 ; G. Miccoli, *Le moine, dans L'homme médiéval*, aux soins de J. Legoff, Laterza, Bari 1987 ; G. Duby, *Le miroir du féodalisme*, Laterza, Bari 1981. À ne pas oublier non plus les études de G. Penco sur *Le monachisme, des origines à la fin du Moyen-Âge*, édités par Jaca Book.

Trad. fr. di Daniel Kmiecik.